

TÉMOIGNAGE, DIEU SEUL L'EMPORTE

« *Là ghâliba illâ Allâh* »

Oui, « pas d'autre vainqueur que Dieu », c'est-à-dire « Dieu l'emporte toujours en fin de compte » en toute vie humaine ! N'est-ce pas là l'expérience que font tous les chercheurs de Dieu, qu'ils soient musulmans, juifs ou chrétiens au cours de leur cheminement spirituel ? Telle est aussi celle de l'auteur du présent témoignage : un certain jeune Mamadou, honnête musulman, a ainsi été étrangement sollicité par Dieu pour devenir Adrien tout en restant toujours un Sawadogo.

Ce faisant, Mamadou Adrien Sawadogo a pensé devoir compléter sa foi musulmane par une adhésion à Jésus Christ pour ensuite accepter d'en devenir le témoin et le serviteur comme missionnaire d'Afrique.



Le père Sawadogo Mamadou Adrien, des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs), a servi pendant 6 ans en Zambie comme prêtre et missionnaire avant de compléter sa formation par des études d'islamologie et d'arabe au Caire et à l'Institut Pontifical d'Etudes Arabes et d'Islamologie (PISAI) à Rome. Il est présentement directeur de l'Institut de Formation Islamo-Chrétienne (IFIC) et du Centre Foi et Rencontre à Bamako.

Adrien Mamadou SAWAGOGO

TÉMOIGNAGE DIEU SEUL L'EMPORTE

لا غالب الى الله

MA CONVERSION N'EST NI UNE VICTOIRE NI UNE DÉFAITE
MAIS L'OEUVRE DE DIEU



TÉMOIGNAGE

UN MUSULMAN RACONTE SA FOI CHRÉTIENNE

**MA CONVERSION N'EST NI UNE VICTOIRE
NI UNE DÉFAITE
MAIS L'OEUVRE DE DIEU**

Auteur :

Adrien Mamadou Sawadogo :
sawadogosam2002@yahoo.fr

Adrien Sawadogo

CONCLUSION

Dans l'histoire de ma foi chrétienne, les défis sont aussi nombreux que les miracles. Cela explique bien la réponse à la question : pourquoi es-tu devenu chrétien ? Avoir rencontré Jésus a fait de moi son disciple et son messenger qui ne cherche que la volonté de son Seigneur. Ainsi, ma foi chrétienne est aujourd'hui, pour moi, relation sincère et vraie avec Jésus ressuscité. Ma foi est constante recherche, en toute chose, d'une communion avec Jésus, le Vivant, dans le quotidien de ma vie. Si l'on me demandait ce qui a changé dans ma vie de foi en ce parcours de conversion, je dirais : ma foi en Dieu n'a pas changé, mais c'est ma connaissance de Dieu et des choses de Dieu qui a changé et s'est approfondie pour devenir une véritable expérience. Toucher Dieu, sentir sa présence, me mouvoir au rythme de sa voix, être guidé par sa présence réelle, vivre avec Dieu comme avec une personne vivante, voilà ce que je sais désormais et que je ne savais pas auparavant. Même si l'on peut constater, de l'extérieur, que je garde le même engagement dans la prière et dans la charité, ainsi que dans la recherche de la justice et de la réconciliation, je sais que toutes ces composantes de ma vie de foi n'ont plus la même source intérieure, car celle-ci est désormais Jésus lui-même reconnu et contemplé.

PRÉFACE

Le voyageur qui découvre à Grenade, en Espagne, les merveilles de ce joyau architectural qu'est le palais de l'Alhambra et qu'y ont laissé, comme en cadeau, en 1492, les derniers émirs musulmans de la ville, les Nasrides, ne peut que s'interroger sur la formule arabe qu'il y trouve répétée des centaines de fois gravée dans les stucs de ses murs : « lâ ghâliba illâ Allâh ». Oui, « pas d'autre vainqueur que Dieu », c'est-à-dire « Dieu l'emporte toujours en fin de compte » en toutes choses ! Et c'est bien là ce qu'entend signifier tout musulman du bon peuple au Maghreb arabe lorsqu'il émet cette formule en forme dialectale « Allâh ghâleb », « Dieu est vainqueur », c'est-à-dire « en finale, c'est Dieu qui l'emporte » en toute situation compliquée où tout semble impossible ou contradictoire et où les êtres humains doivent bien se rendre à l'issue voulue par Dieu seul.

Le lecteur de la présente autobiographie d'Adrien Sawadogo est invité à en faire autant et à se répéter la même formule au terme de la découverte qu'il y fait de l'étrange cheminement d'Adrien qui, commencé en jeune musulman sincèrement croyant, s'achève en chrétien devenu prêtre et missionnaire d'Afrique : c'est « Dieu qui l'emporte toujours », quel que soit le libre choix de ses créatures et quelles que soient les décisions existentielles prises par elles au cours des diverses étapes de leur propre vie. Comme l'affirme le titre qu'Adrien a donné à son aventure spirituelle et au récit de sa conversion à Jésus Christ : il s'agit « ni d'une victoire » du christianisme, « ni d'une défaite » de l'islam, mais bien plutôt, en finale, de la réalisation d'une « œuvre de Dieu » à laquelle Adrien a voulu correspondre dans la fidélité aux signes qu'Il lui a manifestés dans sa vie, de plus en plus explicites et impératifs, si bien qu'à la fin Adrien lui-même a dû se rendre à Dieu en disant « lâ ghâliba illâ Allâh ». Oui, « Dieu seul a le dernier mot en mon histoire », écrit-il, et la preuve en est qu'à la cathédrale de Banfora, lors de son ordination sacerdotale, son père Issa et sa mère Minata, arrivés au dernier moment, ont dû se rendre à la même évidence et dire, tout en restant des musulmans sincères et en se réconciliant tous les deux pour la circonstance, « Allâh ghâleb », oui, « Dieu l'emporte », car vraiment c'est là « l'œuvre de Dieu seul » et nous avons à « nous y soumettre » dans la foi et l'action de grâce.

Certes, les sceptiques pourront mettre en doute la réalité des faits ici rapportés par Adrien ou les réduire à des phénomènes psychologiques, voire pathologiques, ou à d'étranges manifestations d'un super ego chrétien le travaillant dans son subconscient ou même dans son inconscient. Mais la véracité des événements qu'il a vécus a toutes les raisons d'être acceptée pour qui connaît celui qui les a ici décrits : cette « voix intérieure » lui a toujours été une inspiration et parfois même une contestation, exigeant de lui qu'il se range à ce qu'elle entendait lui dicter. Nul ne saurait donc en refuser le rôle de catalyse qu'elle a eu pour lui, ni en dénier la valeur d'inspiration pour les initiatives par lui heureusement portées à terme. Le chrétien peut y deviner la présence et l'action de l'Esprit Saint, même s'il a légitimement le droit de penser et d'admettre que ces « interventions spéciales » n'ont valeur de preuve que pour celui qui en est le bénéficiaire, comme dons d'une grâce spéciale qui fait partie de l'intimité que vit tout croyant avec son Dieu et tout chrétien avec Jésus. Puisque l'Évangile de celui-ci nous demande de ne juger les arbres qu'à leur fruit, il nous est donc possible de reconnaître en cette « conversion d'Adrien » une intervention privilégiée qui n'engage que celui-ci mais qui sollicite notre méditation respectueuse. Seul le lecteur croyant saura l'accompagner en son cheminement et rendre gloire, avec lui, au Seigneur des miséricordes dont les interventions ici décrites doivent être appréciées à leur juste valeur. Si « conversion » il y a eu, il faut bien reconnaître qu'elle est « l'œuvre de Dieu », sans qu'on puisse y voir jamais quelque victoire ou défaite de quiconque.

Maurice Borrmans

RECONNAISSANCE

En communion avec tous ceux qui voient dans ce récit le mystère de l'Amour universel du Dieu vivant, je Lui rends gloire pour tous ses dons. J'exprime toute ma reconnaissance à ma grande famille selon la chair ainsi qu'à ma communauté musulmane, ma première famille selon l'esprit, qui ont éduqué mon cœur à une vie de foi, laquelle m'est source d'harmonie et de paix. Toute ma reconnaissance va aussi aux personnes qui m'ont fortifié tout au long de ce parcours ainsi qu'aux communautés chrétiennes où j'ai servi comme missionnaire et prêtre en Afrique. Mon expérience

Devant mon silence, le jeune me dit : « Si je vous ai embarrassé, je suis désolé ». A quoi, je lui ai répondu : « Non ! Je me demandais seulement si vous pouvez supporter ma réponse à votre question ». Tous se mirent à rire et dirent : « Allez, dis-nous ! » Je commençai alors à donner le témoignage que j'ai donné dans les trois premiers chapitres ci-dessus. Il y eut un profond silence à notre table et aux tables autour de nous. Quand j'eus fini de parler, il y eut un grand silence suivi d'un souffle comme celui d'un réveil. Un des jeunes s'exclama : « C'est une histoire à dormir debout. » Avec le sourire, je lui dis : « Tu as raison ». Un autre ajouta : « C'est idiot » ; toujours avec le sourire, je lui dis, à lui aussi : « C'est vrai ». Et le troisième d'ajouter : « C'est insensé » ; avec le même sourire, je leur dis à tous : « Vous avez parfaitement raison ».

Une jeune fille qui était entrée auparavant par erreur dans l'Église, mais qui avait accepté mon invitation de venir se joindre à nous pour la prière, toute confuse, me posa alors cette question : « Mais, Adrien, si ce que tu viens de nous dire est insensé, idiot et une histoire à dormir debout, pourquoi nous l'as-tu racontée ? ». Avec un grand sourire, je promenai mon regard sur eux tous et leur dis : « Si j'étais à votre place, je n'aurais pas cru ce que vous venez d'entendre ; cependant, vous m'avez posé une question, je vous ai donné ma réponse. Il ne m'appartient pas de juger ce que vous en pensez ». La table fut de nouveau plongée dans le silence.

Il se faisait tard, j'avais déjà raté mon dernier train. Je demandai à prendre congé d'eux et nous partîmes tous ensemble presque en silence. Plus tard, l'un d'eux me fit savoir qu'il avait choisi de vivre en un monastère et voulut dire merci, et il m'informa qu'une autre était chez les carmélites et les autres engagés dans le social. Du groupe, il y en a un qui est devenu prêtre diocésain en France. Une fois de plus, je n'ai rien été d'autre que témoin de Jésus, le vivant. Ai-je été moins missionnaire par rapport aux moments où je parcourais la vallée de la Luangwa en Zambie pour catéchiser en disant qui est le Christ, au moyen du même témoignage, à un peuple qui cherchait à le connaître ?

exigences de la foi en Jésus Christ, un doute s'empara de ces jeunes. Du dehors où je supervisais les dames qui préparaient le repas du soir, je les entendis dire : « Non ! Ce Jésus-là existe-t-il vraiment ? » Et la salle fut remplie de rires et de moqueries. Je me dressai alors devant eux et leur dis : « Je ne peux pas vous donner la réponse ; je ne peux que vous confier mon propre témoignage ». Pendant que je donnais mon témoignage, il y eut un silence de mort, et pour conclure celui-ci, je leur fis un geste de la main d'avoir à se lever afin que je prie pour eux. Je m'adressai à mon Seigneur : « Je te rends grâce, Seigneur Jésus, pour ce temps de partage, bénis et protège ces jeunes que tu aimes plus que je ne les aime ; je te prie de leur accorder de te connaître comme tu m'as donné de te connaître ».

A ce moment même, les jeunes furent témoins et agents d'une expérience spirituelle dont la description n'est pas nécessaire ici. A la cacophonie qui avait précédé mon témoignage s'était substituée une paix immense dans l'assemblée de ces jeunes. Le lendemain, dimanche, ils s'en allèrent tous, comme un seul homme, à la messe d'action de grâce ; l'après-midi, je les fis partir par groupe avant de les suivre. En arrivant à la mission, mes supérieurs furent les premiers à me demander : « Qu'as-tu donné aux jeunes ? Que s'y est-il passé ? ». Des parents sont aussi venus, à la nuit, avec les mêmes questions ; ils brûlaient tous du désir de comprendre ce qui avait pu si profondément transformer ces jeunes, qui étaient leurs enfants. Que pouvais-je leur dire d'autre sinon mon témoignage. Celui qui a fait de moi son témoin sait bien ce qu'il entend faire de ce témoignage.

La deuxième expérience se situe au cœur même de Londres, à Leicester square. C'était avec des jeunes et des adultes du groupe Taizé de la paroisse française de Notre-Dame. Nous avions l'habitude, après la prière de Taizé, de prendre un café ensemble au square ; ce jour-là, nous avons choisi d'aller au KFC, une enseigne bien connue de café. Alors que nous prenions celui-ci, nous échangeons sur des sujets divers et voici qu'un membre du groupe me posa la question suivante : « Comment se fait-il qu'un jeune homme comme toi veuille devenir prêtre ? » Avec un large sourire, je gardai le silence en me disant au fond de moi : « Ô mon Dieu, pas ici ! » En effet, vous pouvez bien imaginer la foule de diverses sensibilités qui grouille dans un KFC au cœur de Londres. Si quelqu'un veut se faire entendre de ses compagnons de table, nul ne peut dire un mot qui ne puisse être entendu à l'autre table.

missionnaire auprès de vous tous m'a confirmé dans l'origine divine de mon parcours et de ma vocation. Et, d'une façon plus spéciale, j'exprime ma reconnaissance aux personnes qui, touchées par ce témoignage, n'ont cessé de me demander avec insistance de le mettre par écrit afin qu'il soit rendu accessible à beaucoup. Et je voudrais ici, dire un grand merci à celui à qui je dois la clarté de ce texte et la belle préface ; il a lu et relu, corrigé et pris ce texte à cœur malgré sa santé fragilisée ; Père Maurice Borrmans, mille fois merci.

Très Saint Père émérite Benoit XVI, merci d'avoir été la dernière voix qui m'a été « signe du Seigneur » pour me dire que le temps était enfin venu de mettre ce témoignage par écrit pour le bien de tous. Toute ma reconnaissance va aussi à la famille de « L'œuvre » pour les multiples partages spirituels et fraternels qui ont fait murir ce témoignage. Merci à Brigitte et à Jean Varret, ma famille de Nazareth, qui m'a accompagné dans cette rédaction du récit de mon parcours. Et enfin un grand merci à ma famille spirituelle des Missionnaires d'Afrique pour la patience manifestée envers moi au cours de ma formation et pour la confiance qu'elle a bien voulu mettre en ma vocation toute spéciale. Que le Dieu trois fois saint nous garde tous unis dans la même foi en Son amour et en Sa miséricorde.

INTRODUCTION

Qui suis-je ?

Je suis un jeune Missionnaire d'Afrique, originaire du Burkina Faso, né le 8 avril 1971 à Boboua-Daloa en Côte d'Ivoire. Je suis le fils aîné d'al-Hâdj dj Sawadogo Issa. Mon père est un musulman très respecté de sa communauté et de toute communauté où il passe, à cause de sa foi profonde en Allâh, de sa pratique religieuse des plus fidèles à tous ses rites, de sa vie de charité envers les plus défavorisés de la société, de sa discrétion et de sa constante recherche de la justice et de la réconciliation. Papa m'a fidèlement transmis la foi musulmane qu'il a lui-même reçue de sa communauté et nourrie de sa pratique. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai appris de mon père qu'Allâh est le créateur de toute l'humanité, que tout ce qui existe appartient à Allâh et qu'à Lui toute notre vie est consacrée. Dès mon enfance, donc, j'ai appris ce que c'est qu'être musulman. Et, de fait, j'étais musulman dès

ma naissance et par mon « baptême » (la cérémonie d'imposition du nom) où je reçus le nom de 'Mamadou' qui est celui du Prophète de l'Islam. J'ai ainsi grandi dans la foi musulmane jusqu'à l'âge de 22 ans, lorsqu'un événement extraordinaire m'a, un jour, bouleversé et conduit graduellement à la foi au Christ Jésus, puis à la vie missionnaire et au sacerdoce chez les Missionnaires d'Afrique (appelés aussi Pères Blancs).

Mon parcours a toujours suscité l'intérêt de beaucoup de personnes et, en particulier, de chrétiens et de musulmans, ainsi que de ceux qui pratiquent la religion traditionnelle africaine, laquelle constitue le contexte religieux dans lequel a commencé ce parcours. Après vingt et un ans d'un tel parcours, je peux affirmer, sans le moindre doute, que ce cheminement inauguré par Dieu lui-même peut être source de grâce pour beaucoup. Aussi, dans ce récit, je voudrais rendre témoignage de ce que le Dieu vivant a fait pour moi. Puisque ce témoignage en a aidé beaucoup, peut-être en aidera-t-il d'autres ?

CHAPITRE I

Mon parcours

C'est avec une confiance totale en Dieu que je vous donne mon témoignage. Puisse le Seigneur accorder à mes chers lecteurs et à mes chères lectrices l'Esprit de vérité et d'ouverture qui témoigne de l'initiative du Créateur dans sa création ! Comme je le répète souvent, je n'ai pas choisi la vie présente que je vis dans la foi en Jésus Christ. Je l'ai reçue et j'ai choisi de l'accueillir. Au fond, l'intérêt de ce témoignage est de découvrir quel fut le plan de Dieu dans le cheminement de conversion d'un jeune musulman, bien convaincu de sa foi musulmane, vers la foi chrétienne qu'il ne connaissait pas et ne cherchait pas à connaître, parce qu'il n'en éprouvait pas le besoin. Pour ce faire, je vous partage tour à tour, dans les pages qui suivent, ce que fut mon expérience de la foi musulmane, ce qui m'a amené à m'ouvrir à la foi chrétienne et ce qu'est la foi chrétienne pour moi aujourd'hui.

I.1- Ma foi musulmane

Ma foi, à ce moment-là, était surtout fondée sur les cinq piliers de l'Islam que sont la Shahâda (la profession de foi), la Salât (les cinq prières quotidiennes), le Sawm (le temps de Carême ou Ramadân), la Zakât (l'aumône) et le Hajj (le pèlerinage à la Mecque).

un de ceux qui en témoignent et en parlent, c'est parce qu'il me l'a demandé en ami et que j'ai accepté d'être pour lui l'intime qui aime à le faire connaître de tous.

Je ne saurai conclure ce témoignage sans aborder un autre sujet qui a toujours croisé mon chemin. Chaque fois que je partage ma perception de la vie missionnaire comme « présence » qui manifeste le Christ, beaucoup de mes frères des églises évangéliques que j'ai rencontrés dans mon ministère, ainsi que nombre des frères et sœurs, prêtres, religieux et religieuses missionnaires qui me sont proches, voient dans ma manière de voir ou de faire comme un renoncement à la mission évangélisatrice de l'Eglise. Je comprends très bien leur inquiétude, mais elle ne correspond pas du tout à mes expériences missionnaires.

J'ai vécu la première expérience avec des jeunes à Kitwe en Zambie. L'évêque du lieu m'avait demandé de rassembler les jeunes autour du Seigneur parce qu'ils étaient dispersés. J'ai commencé par entreprendre de les connaître personnellement, ainsi que leurs familles et leurs préoccupations, et aussi de partager leur vie de tous les jours dans les quartiers pauvres où ils habitaient. Je savais que je n'étais qu'un témoin du Christ parmi eux, une présence qui manifeste Sa présence, chargé de le faire connaître et aimer par qui vient à Le rencontrer. Dans les moments de rencontre, de loisirs comme de prières, je prenais le temps de vivre avec eux et de partager ma foi quand ils me posaient des questions sur ce qui faisait l'essentiel de ma vie présente.

Je savais, pour avoir touché de près la dure réalité de ces jeunes dans les quartiers pauvres, que le message d'un témoin de Jésus était beaucoup plus de l'ordre des rêveries plutôt que de la logique humaine, ou du bon sens. A plusieurs reprises, ils se sont moqués de mes réponses, à première vue trop naïves. Mais je comprenais bien les raisons de cette réaction légitime ; car ce qui me faisait dire ces paroles qu'à première vue ils trouvaient sans lien avec leurs propres réalités, leur était aussi entièrement étranger, si bien que, tant qu'ils n'auraient pas fait l'expérience que j'ai faite, nous ne parlerions pas le même langage. Avant mon départ, à la demande des jeunes, j'organisai alors un temps de retraite d'une semaine dans un endroit retiré où l'énergie de la jeunesse pourrait être mieux canalisée, afin d'y limiter les distractions. Ce fut une semaine très difficile avec près de cent jeunes pour seulement cinq animateurs. Puis, la veille de la fin de la retraite, alors que les catéchistes donnaient un enseignement sur les

Alors que je contemplais tout cela en silence, et avec joie, ainsi que ces oiseaux dans l'arbre, j'entendis l'hôte intérieur me dire : « Tu seras comme cet arbre ». Je pensai d'abord à la parabole de la graine de moutarde qui grandit et devient un grand arbre si bien que les oiseaux du ciel viennent s'abriter dans son feuillage. L'hôte m'interpella alors : « Mais non, Adrien ! Regarde ! Cet arbre n'a aucun feuillage ! » Je m'aperçus alors que l'arbre avait perdu toutes ses feuilles et pendant que je cherchais encore à comprendre ce que voulait alors dire : « Tu seras comme cet arbre », l'hôte intérieur ajouta : « Les oiseaux ne sont pas venus chercher un feuillage où s'abriter, mais plutôt recevoir les rayons que le soleil levant projetait sur cet arbre. Tu seras pour moi ce que cet arbre est pour le soleil ». Je restai là à regarder l'arbre encore chargé de ses oiseaux, puis, alors que les rayons s'éloignaient de l'arbre, les uns après les autres, les oiseaux s'en allèrent également laissant l'arbre, une fois de plus, dénudé de tout.

Je compris alors ce à quoi m'appelait le Seigneur : accueillir ce que j'appelais un scandale, le connaître en vérité, et vivre de cette connaissance qui, en vérité, transforme tout l'être et en fait un être nouveau en symbiose parfaite et sacrée avec son Dieu, Créateur et Père. Dans le patrimoine religieux de mon enfance, une telle symbiose n'était guère concevable. Vu mon éducation musulmane, l'idée même d'une telle symbiose était scandale et blasphème, et pourtant, c'était bien ainsi que se révélait à moi Jésus lui-même, à la fois icône et messenger de Dieu, dont je suis devenu moi-même, par tant d'expériences spirituelles, l'instrument de choix et le témoin fidèle.

Ainsi donc, ma vie de missionnaire consiste à être témoin d'une présence qui manifeste Jésus Christ lui-même. C'est le Christ qui est au centre de ma vie de foi. Dieu, par le don de son Esprit universel, a voulu me donner une juste connaissance de ce Jésus en me le faisant rencontrer, puis en prenant part à sa vie. En tant que musulman, je croyais bien en un certain Issa/Jésus, un prophète de l'Islam qui reviendrait à la fin des temps. Mais ce n'était en rien le Jésus des évangiles. Maintenant, grâce à Dieu, j'en ai la certitude : Jésus est bien ce vivant qui est avec nous, tel l'Esprit de Dieu libre et universel. S'il n'était pas universel, il ne serait jamais venu me trouver dans ma foi religieuse, m'y reconnaître et m'appeler par mon nom, « Mamadou ». Si je suis devenu membre de la communauté des fidèles qui croient en lui, en Église, c'est parce qu'il m'y a généreusement conduit et, si je suis

Suivant l'exemple de mon père, ma pratique consistait dans le strict respect des cinq temps de prière quotidienne auxquels j'ajoutais souvent des temps de prière supplémentaires au cours de la nuit. Comme partie intégrante de ma foi, l'aide aux plus démunis était au centre de ma vie de relations sociales. Ainsi j'étais très attentif aux besoins des autres et, autant que faire se pouvait, j'apportais de l'aide aux familles les plus défavorisées et à mes amis les plus marginalisés à l'école. La prière communautaire du vendredi était un moment important où j'accueillais volontiers les enseignements qu'on y donnait sur la conduite du musulman dans sa vie quotidienne. J'y apprenais les faits et les dires du Prophète et je faisais mienne la parole de Dieu qui y était lue et commentée chaque vendredi. Grâce à ma communauté, j'ai ainsi acquis la conviction profonde, voire même la certitude, que seule la foi en Allâh, telle que je l'ai reçue, donne sens à la vie de tout homme. Aussi je n'éprouvais aucune envie de penser à autre chemin de foi : vivre avec des personnes qui professaient une autre foi, ce qui était le cas des chrétiens, ne me dérangeait nullement, car personne ne pouvait ébranler ma foi musulmane.

Chaque fois que je rencontrais des problèmes dans la pratique de celle-ci, comme par exemple lors des deux temps de prière de l'après-midi quand j'avais des cours à suivre, je demandais toujours conseil à un responsable religieux musulman. Je recherchais toujours la paix, partout où j'avais à vivre, sachant qu'Allâh est compassion et miséricorde ; et cela, je l'ai aussi appris de mon père. Quand mes camarades de classe, ceux qui étaient chrétiens, se moquaient de moi pour ma fidélité aux temps de prière et pour ma discipline personnelle, je ne leur faisais aucune réplique puisque, pour moi, toute profession de foi autre que celle de l'Islam était erronée. Par conséquent, il n'y avait aucune raison pour moi de me croire offensé alors même que je n'étais pas compris. Voilà, très brièvement, ce en quoi consistait ma foi musulmane.

Récemment, j'ai partagé mon expérience de croyant musulman avec des jeunes, comme je viens de le faire. À la fin du partage, une jeune fille m'a posé la question suivante : « Si tout était aussi beau et si nous avons tant de choses en commun, pourquoi es-tu devenu chrétien ? » C'est la même question que me pose toute personne qui vient à connaître mon histoire personnelle. La réponse est toujours la même : elle n'est pas ordinaire, mais elle est la seule que je puisse fournir. La voici.

I.2- Le témoignage qui bouleverse : ma conversion

Bien qu'étant né en Côte d'Ivoire, je passais l'année scolaire chez mon oncle au Burkina Faso. Un soir, après mes exercices physiques de taekwondo, je rentrais chez moi à vélo, lorsque soudain une voix m'interpella par mon nom, juste au-dessus de ma tête. J'entendis : « Mamadou ! » Levant instinctivement les yeux, je vis comme une personne humaine vêtue d'un blanc lumineux, d'un éclat semblable à une lumière vive projetée sur un linge tout blanc. Les yeux fixés sur cette personne, je n'avais conscience de rien d'autre que d'elle et de moi. Je n'avais conscience ni du mouvement de mon vélo ni de tout autre mouvement autour de moi ; et bien que ce fût arrivé à quelque kilomètres de chez moi, lorsque la personne eut disparu de ma vue, j'ai vu mon vélo garé dans le garage à l'endroit habituel où je le laissais. Revenant à moi-même, je fus pris d'une certaine frayeur, puis je retrouvai tout de suite la paix. En sortant du garage, je cherchais à voir là-haut si cette personne était encore là. Mais elle n'y était plus. Et immédiatement je cherchais à comprendre ce que je venais de vivre.

J'étais bouleversé, pris entre le doute et l'évidence. Je suis même allé vérifier les choses, avec le gardien de notre villa et les gardiens du grand portail des Grands Moulins du Burkina, l'usine où je résidais alors parce que mon oncle Daniel Sawadogo en était le Directeur technique. Je voulais savoir si eux aussi avaient remarqué, ce soir-là, quelque chose d'anormal dans mon comportement : par exemple, je ne me souvenais pas de m'être annoncé au grand portail comme je le faisais d'habitude, ni d'avoir salué les gardiens. A ma grande surprise, tous m'ont répondu que je m'étais comporté comme d'ordinaire. Tout cela était vraiment incompréhensible pour moi et, en même temps, je ne pouvais pas nier les faits.

Deux questions me vinrent alors à l'esprit : qui est-ce ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Et, tout de suite, j'ai tenté de tout oublier. Je n'en ai parlé à personne, me disant que cela passerait pour de la folie. Et puis, après quelques jours, alors que je croyais l'incident clos, j'ai fait une autre expérience de la même personne, toujours habillée de blanc éclatant : elle venait se mettre au pied de mon lit, pendant que je me reposais, et elle posait son regard sur moi. J'étais semi-éveillé et semi-endormi. J'étais ainsi surpris sans que je m'y attende, et j'ouvrais alors les yeux comme pour la surprendre enfin et voir de mes yeux bien ouverts qui était cette

Paul Tillich dans sa « Dogmatique », « *pas de validité universelle sans relation vivante* ». C'est donc dire que j'assume, moi, le caractère absolu du christianisme sur un plan existentiel ; en d'autres termes, c'est dans ma relation personnelle à la révélation chrétienne que je reconnais la validité de son caractère universel, ce que beaucoup, qui se disent chrétiens, doivent encore découvrir. Tel est mon parcours : en dehors de cette expérience d'une relation étroite avec la révélation chrétienne, personne n'aurait pu convaincre de sa réalité le musulman que j'étais alors. C'est pourquoi ma réponse à ceux qui m'ont toujours demandé si je voulais, par mon témoignage, signifier que tout le monde devrait devenir chrétien a toujours été celle-ci : « Si ce qui m'est arrivé ne vous arrive pas, à vous, d'une manière ou d'une autre, dans ce cas vous feriez mieux de rester ce que vous êtes à ce jour ; autrement vous ne serez ni chrétien, ni ce que vous étiez ». Mais alors comment se comporter de la sorte dans une vie missionnaire ? C'est la question qui surgit toujours après la réponse donnée ci-dessus. Là encore je suis guidé, dans ma vie missionnaire, par certaines autres expériences que j'ai vécues durant mon parcours.

IV-2- Tu seras le reflet de ma Gloire

Pendant mon année spirituelle, qui correspond à la deuxième étape de la formation à la vie missionnaire chez les Missionnaires d'Afrique, j'ai vécu une expérience spirituelle qui allait déterminer ma vocation définitive. C'était au cours d'une retraite de huit jours : j'y avais vécu une expérience loin d'être habituelle pour moi. C'est ce que j'appellerais une semaine sombre où aucun texte ne m'inspirait ; il fallait faire visite à son accompagnateur spirituel deux fois par jour et deux fois par jour je n'avais absolument rien à partager avec celui-ci, ce qui était des plus embarrassants et même pénibles à vivre. A la veille de la fin de cette semaine de retraite, après avoir passé un moment à lire des textes sans inspiration aucune, je décidai d'aller faire quelques pas dans la nature sur la petite colline où se trouvait notre chapelle et qui offrait une très belle vue panoramique sur le lac Victoria. Je m'assis sur un tronc d'arbre mort, contemplant la beauté de la nature, et voici que, soudain, de l'arbre qui était juste devant moi, j'entendis un oiseau chanter, suivi d'un autre, puis d'autres encore et encore : l'arbre était couvert d'oiseaux qui chantaient et entrouvraient leurs ailes. C'était un spectacle de toute beauté, lequel me remplit d'une joie si intense qu'elle étouffa en moi toutes les désolations de la semaine qui finissait.

Le lendemain matin, alors que nous étions en train de célébrer la messe communautaire, quelqu'un frappa au portail de la maison, le curé alla ouvrir et revint me dire qu'il y avait un groupe de femmes dehors qui tenaient à me voir. En ouvrant le portail, je vis la femme debout devant moi, en bonne santé, portant son panier vide qu'elle déposa à terre et, à la manière de la culture bamba de Zambie, se roula à terre pour dire merci. Je m'écriai : « Non ! Ne faites pas cela ! Pas à moi mais à lui, pointant le ciel du doigt ». Elle se leva alors et me dit : « Oui, fils, mais aussi à toi qui lui as permis d'accomplir ce qu'il avait préparé pour moi. » J'acquiesçai alors de la tête. Tout le groupe des femmes réitéra l'action de grâces et elles s'en allèrent acheter les légumes qu'elles iraient revendre dans leur quartier pour ainsi gagner leur pain quotidien. Je rejoignis ma communauté sans pour autant pouvoir partager cette expérience avec elle, puisque, étant un jeune africain en formation sous la conduite d'européens, il valait mieux avoir la sagesse d'éviter de paraître un jeune épris d'hallucination ou d'illumination.

Après la messe communautaire, je me retirai à la chapelle pour rendre grâce au Seigneur, dans le secret, pour ce qu'il avait accompli en faveur de cette femme. Dans le silence de la méditation, l'hôte intérieur me dit alors une parole qui devait rester désormais comme la règle à mettre à ma générosité dans toute ma vie chrétienne, sacerdotale et missionnaire. Il dit : « Alors Adrien, ainsi tu croyais me vaincre en bonté ? ». Quelle réponse pouvais-je donner à une telle question, sinon un sourire plein de joie et de reconnaissance ? C'est ce que je fis.

Quiconque scrute les Écritures, en particulier les évangiles, reconnaîtra, à travers ce témoignage, la vie même de ce Jésus des évangiles, l'homme de Nazareth, le témoignage des Apôtres, le témoignage de l'Église à travers les âges jusqu'à nos jours. Comme témoignage, je n'apporte donc rien de nouveau ; c'est tout simplement la manifestation continue de la présence réelle et active de celui qui a promis de ne jamais abandonner ceux qui croient en lui. C'est ainsi que je compris par moi-même, en sus de l'enseignement de l'Église, ce que c'est que d'être chrétien : accueillir en soi-même cet amour immense de Dieu qu'il nous manifeste par cette révélation scandaleuse de la communion parfaite de l'infini avec le fini dont Jésus est lui-même à la fois l'icône vivante et le messager permanent.

C'est le Christ Jésus en personne qui a daigné me conduire à cette foi chrétienne de dimension universelle. Car, comme dit

personne. Mais, à chaque fois que j'ouvrais mes yeux, elle disparaissait de ma vue. Et chaque fois qu'elle apparaissait, sa présence se faisait si réelle, comme la première fois, qu'à la fin je décidai de lui poser mes questions directement : « Qui es-tu ? Et que veux-tu ? » Ces deux questions restèrent sans réponse, jusqu'au jour où une camarade de classe, Sylvie, qui était chrétienne, vint me rendre visite. Après sa visite, je la raccompagnais chez elle, lorsque soudain, à l'entrée d'une cour, j'entendis de nouveau la voix m'interpeller comme la première fois, « Mamadou ! » Instinctivement, je tournai la tête dans la direction d'où était venue la voix. Dans la cour, je vis un homme qui caressait tendrement un petit enfant qui mendiait. Je ne puis expliquer la beauté qui émanait de ce geste qu'il m'était donné de contempler. Je demandai à mon amie : « Qui est-ce ? » - « C'est le Père Gilles », dit-elle.

Et je demandai encore : « Pourquoi fait-il ce geste qui est si beau ? » Elle me répondit : « Il fait ce que Jésus les envoie faire ». « Et qui est Jésus ? » ajoutai-je. À cela, mon amie répliqua tout en s'éloignant : « Alors là, tu poses trop de questions ! ». À peine avait-elle fini de me parler que, de façon inattendue et en réponse à mes questions, la personne qui m'avait interpellé réapparut d'une façon si réelle que je revécus alors notre première rencontre. Et sa présence me plongea dans un silence profond. De nouveau, rien d'autre n'existait que sa présence et la mienne. Puis, au beau milieu de ce silence, sa voix me disait : « Tu seras comme lui ». À sa voix, mes yeux se fixèrent sur « l'homme au beau geste ». Je restais en silence, me demandant ce que cela voulait dire. Et voyant que j'étais toujours à ma place, mon amie revint sur ses pas, me demandant ce que je faisais là au milieu de la route. Je lui répétais ce que je venais d'entendre, disant : « Je dois être 'comme lui', pointant le doigt vers le Père Gilles. Éclatant de rire, mon amie me fit savoir que je ne pouvais pas être « comme lui » parce que ces envoyés de Jésus étaient des chrétiens, c'est-à-dire ses disciples, alors que moi j'étais musulman. Sans trop y réfléchir, je répliquai : « Alors je deviendrai chrétien, puis je serai 'comme lui', car je dois être 'comme lui' ». Après quelques pas, je lui demandai : « Que fait-on pour devenir chrétien ? » J'appris alors de mon amie que, là où je venais de voir le Père Gilles, là on apprenait à connaître Jésus. Laissant mon amie continuer son chemin toute seule, je repartis m'asseoir discrètement dans cette cour, qui était le Foyer des Jeunes de Banfora, pour écouter parler de ce Jésus. Ce jour-là était le début des cours de catéchèse et le Père faisait un genre de résumé qui partait

des prophéties et arrivait à la naissance, à la vie, à la mort et à la résurrection, puis aux apparitions de Jésus. Et je me disais en moi-même : alors ils le connaissent ! Puis j'attendis la fin du cours pour aller voir le Père et lui dire : « Moi aussi, je veux être chrétien ».



Le Père Gilles de Rasily

matin, aussi avais-je repris les textes le soir. Pendant la méditation, après m'avoir ouvert l'esprit à l'intelligence de ces textes, l'hôte intérieur m'invita à faire un tour dans le quartier pauvre de la ville. Il commençait déjà à se faire tard, mais je lui obéis, même si je ne savais pas quoi en dire à mes supérieurs, puisque j'étais encore en formation, que les règles de la vie communautaire étaient sacrées et que j'étais tenu à les respecter. J'informai donc mes supérieurs qui me firent remarquer que nous allions bientôt prier et manger : « Je ne serai pas long » leur dis-je alors. Sans trop savoir où aller, je me mis à marcher dans le quartier. J'aperçus une maison au loin, à moitié écroulée. Je fus attiré vers cette maison ; en y arrivant, j'aperçus une femme très âgée qui grelottait de tout son corps. Suite à ma salutation, elle murmura entre quelques gémissements : « Prenez le tabouret et asseyez-vous. » Je m'assis donc, le cœur étreint de douleur, moi qui n'aime pas voir souffrir les autres. Que faire donc ? L'emmener à l'hôpital ? Je n'en avais pas les moyens. L'emmener dans ma communauté ? Je n'osais même pas y penser. Alors je mis la main dans la poche, sortis ce qui était l'équivalent de deux dollars, tout mon trésor du moment, et dis à la femme : « Mère, je sais que cela ne servira à rien, mais c'est tout ce que j'ai ». Elle prit l'argent qu'elle renferma dans sa main.

Tout triste de devoir la laisser mourir ainsi : dans mon impuissance, je me levai pour partir. L'hôte intérieur me dit alors : « Prie pour elle ! C'est de tes prières dont elle a besoin. » Avec mon esprit encore trop cartésien, je repris avec colère : « Non ! C'est de traitement dont elle a besoin. » L'hôte insistant encore, je repris de plus belle : « Et moi, je te dis que c'est de traitement dont elle a besoin. Si elle n'est pas soignée, demain elle sera morte ! ». A cela, l'hôte demeura silencieux. Et alors que je m'apprêtais à sortir de la maison, il reprit avec douceur : « Prie pour elle, c'est de tes prières dont elle a besoin ». Je répliquai : « Et qui dit qu'elle est chrétienne ? ». C'est alors, à la troisième reprise, que je reconnus la voix de mon hôte intérieur. Je m'arrêtai soudainement et demandai à la femme : « Mère, cela vous dérange-t-il que je prie pour vous ? ». Elle prit l'argent que je venais de lui donner et le jeta en disant : « Mais oui ! C'est de cela dont j'ai besoin ! ». Ces paroles me transpercèrent le cœur. Je courus vers elle, me mis à genou, pris sa main dans la mienne et fis cette prière : « Seigneur, c'est toi qui a voulu me conduire à elle ; je ne te demande pas qu'elle guérisse, mais que ce que tu as préparé pour elle s'accomplisse. » Puis, le cœur rempli de joie, je lui dis : « Mère, repose-toi ».

time à chacun, et familier de l'homme que je suis : il est une présence réelle dans ma vie, qui m'écoute, me conseille, me guide et agit désormais à travers moi.

Bien des expériences en illustrent la réalité. Telle, un jour, cette expérience à l'hôpital régional de Banfora. J'avais emmené ma cousine Félicité y voir un dentiste. Le bureau du dentiste s'y trouvait à quelques pas des urgences. Et voici qu'on y amène un petit enfant mourant : je pouvais suivre toute la conversation des médecins. Moi qui n'aime pas voir souffrir les autres, je me suis senti comme attiré vers la salle des urgences comme par un aimant. En arrivant à la porte, j'entendis le médecin dire : « Nous ne pouvons plus rien faire ». Le petit semblait être arrivé à son dernier souffle. Alors mon hôte intérieur me dit : « Va lui imposer ta main et il guérira. » Mais à cause de mon esprit cartésien, je ne voulais pas me prêter à un jeu de clown en un moment aussi dramatique. Comme il insistait par trois fois, je compris que c'était bien mon Seigneur qui me parlait, mais j'avais encore peur d'aller jusqu'à l'enfant. Alors je fis cette prière : « Puisque tu veux guérir cet enfant, je te prie de ne pas permettre que ma faiblesse t'en empêche : fais que mon regard posé sur cet enfant soit le tien et, par ton regard, donne-lui la santé ».

Juste après cette prière, je vis le petit se tourner vers moi, me regarder droit dans les yeux et commencer à respirer paisiblement comme soulagé soudainement par quelque chose dont il ressentait, lui, la présence. Et moi, gêné de voir les médecins et les parents de l'enfant me regarder tout ahuris, je m'enfuis pour aller vers ma cousine qui venait, elle aussi, de finir sa consultation chez le dentiste. C'est alors que, très vite, je quittai les lieux avec elle et retournai à la maison. Mais il y avait en moi comme un petit doute : je voulais vérifier que l'enfant, qui allait mourir, était bien vivant. Alors je changeai d'habit et repris la route de l'hôpital. Arrivé aux urgences, je demandai des nouvelles du petit et l'infirmière de garde me fit savoir que l'enfant les avait tous épatés en guérissant contre toute attente, sans aucune intervention de leur part : « Comme ça ! » disait l'infirmière. Au fond de moi-même, je murmurai alors à l'hôte intérieur un petit « merci, Seigneur ».

J'ai vécu une autre expérience du même genre, lors de mon passage à Kitwe en Zambie. Après la messe matinale de la communauté, j'avais l'habitude de reprendre les textes du jour et de les méditer à tête reposée. Ce jour-là, je n'avais pas pu le faire le

CHAPITRE II

Les obstacles au parcours

II.1 - Votre prêtre a peur

D'un air surpris, le prêtre me demanda : « Tu n'es pas baptisé ? ». Comme je lui répondis « non », il me demanda pourquoi. Et lorsque je lui fis savoir que j'étais musulman, je vis dans ses yeux qu'il avait peur de m'inscrire. Alors je suis allé au lycée demander à un de mes amis, Serge Noel Zéba, qui était aussi un de ceux qui aimaient se moquer de moi quand je m'isolais pour mes temps de prière, et je lui ai dit que je voulais être chrétien mais que leur prêtre avait peur de m'inscrire pour les cours. Pris de surprise et plein de joie, il s'exclama si fort que toute la classe l'entendit : « Il veut être chrétien ! ». Après s'être calmé, il me dit avec assurance : « Ne t'en fais pas, mercredi prochain, je t'y accompagnerai ». Effectivement, le mercredi suivant, nous y sommes allés et, pour convaincre le prêtre, il lui a dit que j'étais son ami, que j'avais déjà fait un an de catéchèse en Côte d'Ivoire et que je désirais compléter mon cheminement à Banfora ; ce n'était pas vrai du tout, mais c'était assez pour convaincre le prêtre qui a accepté de m'inscrire en deuxième année de catéchèse.

Et ainsi, j'avançais comme l'insecte attiré par la lumière, jusqu'au jour où un de mes oncles, Boukary Sawadogo m'interpella, ayant appris, par je ne sais qui, que j'étais avec les chrétiens à suivre leur cours. C'est alors que, comme sorti d'un long sommeil, je pris conscience de l'enjeu de mon cheminement. Je me souvins alors, de par mon éducation musulmane, que le chemin des chrétiens était erroné, mais il y avait cette force extraordinaire qui me tirait sans cesse en avant en vue de suivre la parole qui m'avait été dite par cette personne, Jésus. En même temps, je ne voyais pas pourquoi j'abandonnerais la foi musulmane, puisqu'à la bien vivre je me trouvais en paix et qu'il ne me manquait rien. Mais comme je ne pouvais pas être à la fois chrétien et musulman, j'ai donc compris que je me trouvais désormais sur la voie qui mène à l'Église et au Christ Jésus, ce qui était absolument inconcevable, vu l'éducation musulmane que j'avais reçue. C'était même une grave offense envers ma communauté musulmane et un déshonneur pour mon père et pour ma famille. Alors, par prudence, j'ai nié être présent au cours de catéchèse et mon oncle Boukary m'interdit formellement de retourner au Foyer des Jeunes.

Je poursuivis donc mes cours de catéchèse en cachette jusqu'à la troisième année, celle qui m'amenait à recevoir le baptême. C'est alors que surgit un autre problème : pour être admis au baptême, il fallait remplir une fiche à faire signer par des parents ou des tuteurs. J'avais pourtant vingt-deux ans ; aussi je pense que, pour moi, c'était par prudence que l'Église demandait la signature de cette fiche afin d'exclure toute accusation de prosélytisme. Lorsque le prêtre m'a expliqué les choses et m'a remis cette fiche, un nuage de tristesse s'est emparé moi : je comprenais bien que, pour moi, il était impossible de faire signer cette fiche puisque j'avais réussi à tout faire en cachette. Ce n'est pas mon père qui signerait une telle fiche ! Et même si mon oncle Daniel, qui était mon tuteur, était chrétien, je lui avais tout caché et il ne voudrait surtout pas s'attirer les foudres de son grand-frère en signant la fiche qui me permettrait de recevoir le baptême.

Malgré tout, je décidai quand même de tenter ma chance en lui remettant la fiche pour signature ; mais, dès qu'il la lut et y a aperçu la mention du « baptême », il s'est écrié : « Mais comment ça ! Depuis quand as-tu commencé ce cheminement ? » - « Depuis deux ans », lui répondis-je, le regard fixé sur sa main et sur la fiche. Puis, tout hésitant, il me dit : « Ah non, je ne peux pas signer ce papier, le grand-frère va me tuer ! » Je repris donc mon stylo et ma fiche ; rentré dans ma chambre, je jetai l'un et l'autre sur ma table d'étude et je me mis au lit. Je fis à Dieu cette simple prière : « C'est toi qui m'as dit que je serai comme lui ; pour être comme lui, je dois être chrétien ; pour être chrétien, je dois être baptisé ; et pour être baptisé, ce papier doit être signé. Moi, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir ; le reste est entre tes mains ».

Lorsque j'eus fini de faire cette prière, je me suis trouvé plongé dans un sommeil profond. Puis, dans le silence, sa voix me dit, par trois fois, ces paroles : « Demain matin, lève-toi, prends le stylo et le papier, va chez ton oncle et dis ceci : 'Tonton, si tu ne signes pas, je vais devoir signer moi-même' » ; après la troisième répétition du message, je me suis réveillé en sursaut, surpris par l'événement. Et, comme un peu confus, je croyais avoir dormi jusqu'au matin, voici que j'entendis le son du téléviseur en marche et, vérifiant ma montre, je vis qu'en effet je n'étais au lit que depuis cinq minutes ; je compris alors le sens du message et une immense joie m'envahit. Le lendemain matin, je fis exactement ce que la voix m'avait indiqué de faire : mon oncle se leva

Nul doute que, pour le cœur musulman qui était alors le mien, une telle merveilleuse révélation était inconcevable et inacceptable. Pourtant, malgré cette rébellion intérieure bien compréhensible et fort légitime, mon cœur a bénéficié d'une ouverture sincère et d'une confiance totale en ce Jésus que j'avais ainsi rencontré et dont la présence réelle m'était désormais indéniable. Accueillir ce Jésus dans la plénitude de son identité ne me posait aucun problème, car je l'avais bel et bien rencontré et sa présence me comblait désormais. Certes, mon cœur encore pétri d'éducation musulmane se refusait à accepter ce Jésus des évangiles, ce Dieu fait homme, tel quel, et pourtant il m'avait interpellé. Celui que j'avais rencontré était-il vraiment celui des évangiles ? C'est grâce à la prière intime et à la méditation profonde, avec l'aide des textes évangéliques et aussi d'expériences spirituelles et concrètes, que j'ai admis la véracité de ce Jésus des évangiles et que j'ai compris qu'il ne s'agissait pas de vouloir comprendre comment cette révélation pouvait être vraie : il s'agissait plutôt de l'accueillir pour la mieux connaître afin de vivre de cette connaissance même. Ainsi commença pour moi un cheminement qui allait me conduire à ce que j'aime souvent appeler cette « certitude parfaite », à savoir que ce Jésus que j'ai rencontré est bel et bien celui des évangiles et que le témoignage de ces derniers est un trésor inouï pour toute l'humanité. Je me propose de partager ici avec vous certaines de mes expériences, spirituelles et pastorales, qui ont fondé ma foi chrétienne sur ce roc qu'est Jésus, le Christ.

Tout d'abord, l'expérience de la prière est pour moi, avant toute chose, un moment de tête à tête avec Jésus Christ, le vivant. A cause de la multitude des questions que je me posais sur les évangiles et les enseignements de l'Église, j'ai pris l'habitude d'aller chercher les réponses aux pieds de Jésus, dans l'intimité de la prière. Alors que je scrutais attentivement les textes, dans le silence, il m'est arrivé, bien souvent, de sentir sa présence réelle qui m'enseignait les Écritures et me les expliquait. C'est ainsi que mon esprit s'est ouvert, petit à petit, à l'intelligence des Écritures sans l'influence d'aucune autre personne. J'avais aussi pris l'habitude de voir les films qui racontent Jésus de Nazareth et d'y scruter, avec beaucoup d'attention, les détails mêmes de la vie de Jésus. Ces moments très intimes entre moi et mon Seigneur ont nourri ma relation personnelle avec Jésus, ce Jésus que j'ai rencontré et que je retrouve toujours plus dans les évangiles. A travers cette relation toute personnelle, j'ai découvert un Jésus in-

sion. Il bénit donc le repas, sous le regard satisfait de ma famille rassemblée, et nous mangeâmes de nouveau, comme père et fils aîné, dans le même plat. Cette soirée-là, soirée de témoignage et de partage, a comme modelé mon approche du « dialogue islamo-chrétien », dialogue auquel je viens d'être formé, au PISAI, pour la Société des Missionnaires d'Afrique dont la mission, depuis sa fondation en Algérie en 1868, consiste d'abord à promouvoir le dialogue entre chrétiens et musulmans.

Chapitre IV

Le Chrétien et Apôtre que je suis

Dans les trois premiers chapitres, j'ai partagé avec vous le parcours qui m'a conduit à une vie chrétienne, sacerdotale et missionnaire, ainsi que les difficultés rencontrées et leur heureux dénouement. Dans ce quatrième chapitre, je voudrais partager avec vous ce qui, au cours de ce parcours, a affermi ma foi en Jésus et ouvert toujours plus mon cœur à une vie chrétienne, sacerdotale et missionnaire, au point de découvrir qu'être prêtre, c'est devenir un « autre Christ ». Il s'agit de la découverte merveilleuse de Jésus, révélation de Dieu, et d'un parcours plus intérieur dans la recherche d'une connaissance toute intime de ce même Jésus pour enfin le connaître personnellement, en plénitude, et le servir en témoignage d'Église.

IV-1- Entre rébellion et accueil de la Grâce divine

Mon héritage spirituel m'avait prédisposé à une vie en symbiose avec le sacré. Mais depuis ma rencontre avec cette personne habillée de blanc éclatant, qui s'est révélée à moi être Jésus lui-même, cette relation au sacré avait pris un caractère à la fois original et bouleversant. En effet, dans mon éducation religieuse traditionnelle musulmane, ce Jésus que j'avais découvert à travers la catéchèse partagée avec des chrétiens et la fréquentation intime des évangiles m'apparaissait comme un « scandale ». Pourrait-il vraiment exister ce Jésus, parole même du Dieu vivant, faite homme, sur qui, comme le dit St. Paul dans sa lettre aux Colossiens, repose toute la plénitude de la divinité ? Le Dieu tout puissant, créateur, pourvoyeur et rémunérateur, pouvait-il s'abaisser à ce point-là ? Pouvait-il s'associer un être humain comme moi au point de me faire partager sa vie divine ?

de son lit, les yeux encore alourdis de sommeil, et signa en se plaignant d'avoir été réveillé si tôt ; et moi, tout heureux, je me précipitai aussitôt au presbytère pour remettre ma fiche signée. Lorsque je revins de mes classes, mon oncle me demanda s'il avait signé mon papier : « Oui » dis-je ; alors il me dit : « Je n'ai rien à voir avec tout cela ».

Pendant les préparatifs de la fête, la veille même du baptême, le prêtre se rendit compte que je n'avais pas encore choisi de nom chrétien. Il m'envoya en chercher un. Je n'en avais aucune idée ; puis j'en parlai à la femme de mon oncle, Solange Sawadogo, qui sans trop y réfléchir me dit : « Prends Adrien, c'est un nom qui me plaît ». Et ce fut ainsi : je reçus donc le baptême, le 28 mai 1992, dans l'Église de Banfora. Et Sawadogo Mamadou devint Sawadogo Mamadou Adrien. Je ressentis alors quel serait le poids de cet engagement de foi contraire à la tradition de ma famille musulmane que j'allais bientôt retrouver, puisqu'il était temps de partir en congé auprès des miens. En effet, j'allais m'y attirer la colère de mon père et de ma communauté musulmane de Kabadougou à Daloa dans le nord de la Côte d'Ivoire où mon père était installé dans ses deux plantations de café et de cacao.

II.2 - La légitime colère de mes frères musulmans : veux-tu dire que tout le monde doit devenir chrétien ?

Le jour même de mon arrivée en famille, je continuai mes habitudes qui étaient de toujours préparer le nécessaire pour les cinq prières quotidiennes : je préparais l'eau pour les ablutions et la place pour la prière. Mon père avait aperçu le chapelet chrétien que je portais autour du cou, mais il n'avait rien dit. Il jeta seulement sur moi un regard furieux ; mais lorsqu'il se rendit compte que je ne faisais pas mes ablutions, de son tapis de prière, il me reprit très fortement et m'ordonna d'aller les faire. Très respectueusement, je lui dis : « Papa, je suis devenu chrétien » ; et il reprit : « Et moi je te dis d'aller faire tes ablutions et de venir prier ». Pour ne pas déranger davantage sa prière, je pris mon chapelet et, m'éloignant quelque peu, je me mis à réciter le chapelet en communion de prière avec lui. Il se mit alors très en colère. Étant donné ma bonne réputation et celle de mon père et de toute la famille quant à la pratique de la foi musulmane, ma conversion à la foi chrétienne était tout simplement inconcevable : c'était une grave et soudaine folie. Pour moi comme pour ma famille, c'était la confusion totale. C'est à partir de ce jour-là que commença une

très longue période de persécutions et de souffrances tant pour ma famille que pour moi. On fit alors pression sur moi par l'intermédiaire de mon père et de ma communauté musulmane ; rien n'y manqua : les insultes, les menaces, les intimidations, les rejets et les exclusions. J'étais soudainement passé du statut de l'enfant chéri à celui de la peste dans la famille et dans la communauté. Et j'étais seul pour faire face à tous. Seule la certitude d'être avec Jésus était mon soutien tout intérieur.

La plus grande blessure qui m'ait alors été infligée est celle de la répudiation de ma mère par mon père : ma mère m'a rapporté que, n'ayant pas réussi à me faire revenir sur ma décision malgré les pressions exercées à mon endroit, ma communauté musulmane avait conseillé à mon père de me « blesser » au point le plus faible, celui de mon amour pour ma mère ; car tout le monde savait combien je l'aimais. La première fois qu'elle fut ainsi répudiée, j'ai dû abandonner mes cours au lycée et aller en famille pour résoudre les problèmes. J'avais en effet reçu le message de mes oncles maternels, par le biais de mon petit frère, m'accusant d'être à l'origine de cette souffrance de ma mère, laquelle était leur sœur.

En arrivant, j'avais donc trouvé une famille triste et divisée et même en colère. Même mes petits frères qui étaient restés silencieux jusque-là, par respect pour leur aîné que je suis, étaient en colère contre moi et la manifestaient en s'éloignant de moi pour m'isoler ostensiblement ; ils m'accusaient d'être le responsable des troubles, des souffrances et du chaos ainsi infligés à la famille. Ma mère, elle, n'était pas en famille, car elle s'était réfugiée chez son jeune frère, loin de ma famille. Le soir venu, je demandai à mon père où se trouvait ma mère et pourquoi elle était répudiée à cause de moi. Il me répondit alors que, si je voulais revoir ma mère en famille, il me faudrait revenir à l'Islam. Je me rendis compte, alors, que tout avait été bien préparé : il avait déjà fait coudre une gandourah blanche pour moi, puisque nous étions à la veille de la « fête du mouton ». Il a donc exigé que je l'enfile et que nous partions tous deux ensemble à la grande prière où toute la communauté musulmane pourrait constater sa victoire. Je fis exactement ce qu'il m'avait ordonné de faire, car je ne pouvais plus supporter de voir ma mère souffrir. Mais je pris mon chapelet, que je mis autour du cou et fit glisser sous la gandourah, et adressai alors cette prière au Seigneur : « Seigneur, tu sais où est mon cœur ». Puis je pris mon père à motocyclette et nous par-

Puis, commençant par l'étrange rencontre avec cette personne habillée d'un blanc éclatant, je leur fis connaître tout mon parcours ; c'était vingt ans après ma rencontre avec Jésus. Nous avons tous oublié le repas, ce soir-là. Tous étaient très attentifs et particulièrement émus. Lorsque j'eus fini de parler, il y eut un grand silence que seul mon père brisa par ces mots : « Tu as donc vu le prophète Issa ! Car c'est lui qui est parti aux cieux et qui en reviendra. Dieu est vraiment un mystère ! ». Ces paroles eurent sur moi l'effet d'une surprise inattendue : je ne pouvais qu'être épris de stupéfaction devant la manière dont mon père, à partir de mon témoignage, réconciliait ainsi ma foi chrétienne avec sa foi musulmane grâce au contenu de sa foi. Et la plus belle image de cette communion de foi me fut donnée le lendemain matin lorsqu'au petit déjeuner, alors que j'attendais mon plat puisque, jusque-là, je mangeais seul, mon père, après sa prière, m'invita à manger avec lui dans le même plat et il a fallu qu'il me le demande à trois reprises pour qu'enfin je m'approche de la table et partage le même repas avec lui, car je savais, de par mon éducation musulmane, que le musulman qui est allé à la Mecque y faire son pèlerinage se doit de se préserver de tout contact avec les impurs et les impies dont je suis devenu l'un d'eux par ma conver-



Adrien et son Père.



Adrien et son père.

tard en temps opportun. Ce moment arriva en 2011, six ans après mon ordination, lorsque je rentrai en famille, en Côte d'Ivoire, pour mes congés. Après avoir passé trois semaines avec mes proches, je rassemblai donc toute la famille, la veille de mon départ pour le Burkina, d'où j'allais de nouveau m'envoler pour le Caire en vue de commencer un cycle de trois ans d'étude de l'islamologie et de la langue arabe, un an d'apprentissage au Caire même, suivi de deux ans d'approfondissement dans le même domaine à l'Institut Pontifical d'Études Arabes et d'Islamologie (PISAI), à Rome.

J'avais pris soin d'inviter aussi nos voisins puisque j'étais de retour en famille et que mes amis en étaient tout aussi heureux que moi. Lorsque mes mamans m'annoncèrent que le repas était prêt, mon père pris la parole pour annoncer que ce repas familial était l'effet de mon initiative et que c'était à moi de lui donner tout son sens. Je pris donc la parole et, fixant mon père dans les yeux, je dis : « Nous savons tous que mon choix de vie a causé beaucoup de souffrances dans cette famille qui est la nôtre ; et vous vous rappelez que j'ai dit qu'un jour je vous expliquerai ce qui s'est passé. Eh ! bien, ce jour est enfin arrivé ».

tîmes à la prière. En nous voyant arriver ensemble à la grande prière, tout le monde avait le sourire sur les lèvres et tous félicitaient mon père. Mais, pendant la prière, le chapelet que j'avais pris soin de cacher sous ma gandourah blanche sortit en frappant la natte sur laquelle nous étions en train de prier et se mit à se mouvoir comme un pendule ; alors toute la file de droite, comme celle de gauche, attirée par le bruit, aperçut le chapelet ; très vite donc la chose fut rapportée vers l'avant comme vers l'arrière jusqu'à l'imâm. Je décidai alors de m'asseoir et de ne plus bouger.

En vérité, même si je suis resté serein, ayant vu en cet incident l'appel de Jésus à lui rester fidèle, je ne savais pas, alors, si j'en sortirais vivant ou pas. De fait, à la fin de la prière, alors que je me précipitais pour m'éloigner de la grande place, j'entendis l'imâm dire à mon père : « Issa, tu sais ce qu'il faut faire », ce qui veut dire : « Débarrasse-toi de lui » ; mon père jeta alors sur moi un regard furieux. De retour à la maison, j'y trouvais ma mère de retour ; elle se mit à genou, toute en larmes, et me supplia de tout abandonner et de revenir à l'Islam afin que reviennent la paix et la quiétude dans la famille. Et moi, tout en larmes, je lui répondis : « Mère, tu vas devoir souffrir avec moi sans trop comprendre pourquoi, mais il faut que je fasse ce que je fais ». Toute surprise, elle essuya ses larmes de ses mains et, le regard étonné et fixé droit dans mes yeux, elle me dit : « Si tu dois le faire, alors fais-le, Dieu est grand, il veillera ».

Après cet échange avec ma mère, je partis voir mon père et le priai de laisser ma mère en dehors de nos différends à nous deux, car à vingt-deux ans on est bien responsable de ses actes. Il fixa sur moi un regard furieux et me demanda : « Veux-tu dire que tout le monde doit devenir chrétien ? » Ses paroles me prirent par surprise, puis, en y réfléchissant, les paroles suivantes me vinrent à l'esprit et je lui répondis : « Si ce qui m'est arrivé à moi, ne vous arrive pas à vous, d'une manière ou d'une autre, vous ferez mieux de tenir ferme à ce que vous avez ; sinon, vous n'aurez ni ce que j'ai, ni ce que vous aviez ». Alors, comme s'il était soudainement entré dans un monde où il souffrait, il resta figé dans son regard et je pouvais y lire sa grande souffrance intérieure. Je comprenais très bien la souffrance de mon père : son fils aîné, pilier de la cohésion familiale et espoir de la famille, mourait à ses yeux.

J'aurais bien voulu pouvoir partager le mystère de ma conversion, dans l'espoir qu'il soit libéré de sa souffrance. Cependant je

savais que, dans les croyances traditionnelles et musulmanes, l'existence des mauvais esprits y occupe une place importante ; et donc, si je lui révélais le cheminement qui m'avait conduit à la foi chrétienne, il aurait conclu à l'emprise d'un esprit mauvais sur moi et aurait dépensé toute sa fortune dans un effort pour m'en libérer et donc me récupérer. Je choisis donc de garder mon secret jusqu'à des circonstances plus opportunes. Il m'était pénible de le voir souffrir ainsi. Pour mon père, en effet, il était fondamental que le premier-né garde la foi ancestrale qu'il doit transmettre aux plus jeunes. Nul ne pouvait comprendre ce qui se passait. Beaucoup avaient conclu que j'étais devenu fou. Le jour où mon père, me regardant droit dans les yeux, fondit en larmes, en me disant : « Tu m'as coupé tout mon espoir », je n'eus d'autre réponse que des larmes. Le plus dur pour moi était de choisir entre ma famille et ma foi chrétienne. Les autres mauvais traitements que j'eus à subir ne m'étaient pas aussi durs que ce choix à faire entre ma famille et ma foi chrétienne. Et le plus dur de tout, c'était la supplication de ma mère, laquelle se battait alors pour sauvegarder son foyer qu'elle allait, de fait, perdre une seconde fois, ce dont elle porte encore les cicatrices.

Après mon baptême et ces premières rencontres familiales très agitées, je repris les cours de catéchèse dès mon retour au Burkina où je faisais mes études. Ma mère était restée en famille. Mais mon père m'avait bien dit de choisir entre ma famille et ma foi chrétienne : aussi longtemps que je resterais chrétien, je ne serais plus son enfant. Et je décidai alors, non sans beaucoup de souffrance, comme un glaive planté dans le cœur et que l'on porte en soi, de poursuivre mon cheminement. Ainsi je repris les cours de catéchèse en vue de recevoir la confirmation.

II.3 - Le jour de ma confirmation : l'appel à la vie missionnaire et celui, renouvelé, au sacerdoce

Ce jour-là, durant la messe présidée par le vicaire général de l'époque, la parole de l'évangile, « Allez, de toutes les nations faites des disciples », raviva les paroles que Jésus m'avait dites devant le Foyer des Jeunes : « Tu seras 'comme lui' » ; et le Père Gilles était présent à cette messe. Je ressentis si fortement cet appel de Jésus que j'avais hâte de voir la fin de la célébration pour pouvoir le rencontrer. Dès la fin de la messe, je franchis toute la foule et discrètement j'attendis que le Père Gilles soit seul pour aller vers lui. Mais il s'aperçut que je le suivais et me posa la question : « Que

ne pense pas que ce soit une bonne idée de retourner au lieu même où je les ai endurées, car ceux qui en furent les témoins ne cesseront pas de me rappeler ce que j'ai souffert ; et ainsi se rouvriraient de vieilles plaies » . Et comme papa a quatre épouses, ils résolurent, à deux, que maman reste au village et prenne soin d'une partie de mes frères et de mes sœurs qui rentreraient pour des études au Burkina. Et c'est ce scénario qui demeure le nôtre jusqu'à nos jours. Ma famille s'était donc enfin réconciliée, même si, pour mon père, il y avait encore, comme il l'a dit dans son témoignage, des zones d'ombre par rapport à ce mystère de Dieu. Il devait en effet se demander comment comprendre que Dieu qui m'avait d'abord donné à l'Islam, me prenne ensuite pour le Christianisme ?

III.2.- La surprise de mon grand-oncle : « Cet enfant n'a nullement besoin de tes sacrifices »

Chaque fois que je partais pour la mission, je prenais soin, avant de prendre congé de ma grande famille, de dire à mon grand-oncle : « Vous priez Dieu, priez pour moi ». En 2008, lorsque je suis rentré de Zambie pour mes congés, mon grand-oncle me dit qu'il voulait échanger quelques mots avec moi ; il m'emmena dans sa chambre et me dit : « Il y a quelque chose qui m'intrigue et je voudrais comprendre : chaque fois que tu pars pour ta mission, avant de prendre congé, tu me demandes toujours : 'Vous priez Dieu, priez pour moi', et tu sais comment nous le faisons, nous ; je dois d'abord consulter les voyants pour savoir quelles sont les intentions auxquelles offrir les sacrifices. Mais la chose qui m'intrigue est qu'à chaque fois que je vais les consulter, ils me disent que cet enfant n'a nullement besoin de tes sacrifices. C'est pourquoi je voudrais comprendre ce qui se passe dans ta vie ». Il fut ainsi le premier, dans ma grande famille, à prendre connaissance du mystère de ma conversion. Lorsque j'eus fini de lui raconter mon parcours, il dit : « Je comprends maintenant. Quel mystère ! ». Depuis ce jour-là, c'est lui qui me demande de prier pour lui et pour toute la famille. Et il insiste sur le fait que nous avons tous le même Dieu de qui tout nous vient.

III.3 - Le témoignage qui nous a réconciliés : « Tu as donc vu le prophète Issa ! »

Pendant les périodes de souffrances endurées par mon père et par les miens, j'avais toujours dit que je ne pouvais pas leur raconter ce qui s'était passé dans ma vie, mais que je le ferais plus



Le père et la mère d'Adrien.

d'habitude est parsemée de barrages policiers et douaniers, elle nous fut tout le temps comme libérée et nous fûmes tout surpris de ne pas être embêtés jusqu'à la frontière avec le Burkina. Tel est ce mystère qui m'a permis d'être présent à l'événement. Même si je ne comprends rien à ce qui s'est passé, je sais maintenant que c'est le Tout Puissant qui mène tout cela et je lui rends grâce aujourd'hui avec vous ».

Si je n'ai pas oublié ces paroles, c'est parce qu'elles étaient l'accomplissement de mes journées et de mes nuits de prières, afin que mon père comprenne un jour que je ne suis pas devenu chrétien, missionnaire et prêtre, par dédain ou par haine de l'Islam ou de ma famille, mais que je le suis devenu par la main du Tout Puissant à qui, déjà comme musulman, j'avais voué toute ma vie. Il est donc juste et cohérent que je suive le chemin sur lequel il m'a conduit.

Après les diverses célébrations de cette ordination, mon père se réconcilia avec ma mère. Il l'a prise lui-même et l'a conduite au village, car il voulait qu'elle reparte avec lui tout de suite en Côte d'Ivoire, mais ma mère n'était pas prête ; elle demanda un temps de réflexion, puis dit finalement à mon père : « Maintenant que nous sommes réconciliés, je suis heureuse, j'ai retrouvé mon foyer ; mais vu les souffrances que j'ai subies en Côte d'Ivoire, je

cherches-tu ? » et moi, je répondis timidement en le fixant droit dans les yeux, « Je veux être 'comme vous' » - « Est-ce que tu me connais ? » ajouta-t-il, et je lui répondis : « Non, mais je sais que je dois être 'comme vous' ». Après une minute de silence à me regarder, il m'invita à le suivre au presbytère où il me fit assoir, il alla dans sa chambre d'où il revint avec des livres qu'il me tendit, en me disant : « Voilà, va lire tranquillement et, si tu es vraiment intéressé, reviens me voir ».

Je pris alors les livres, tout heureux mais sans trop comprendre, et je rentrai chez moi. C'était des livres sur le Cardinal Charles Martial Lavigerie, fondateur de la Société des Missionnaires d'Afrique et des Sœurs Missionnaires de Notre Dame d'Afrique. Parmi ces livres figurait une page dans laquelle se trouvait la photo de missionnaires massacrés dans la forêt africaine avec l'inscription : « Ces hommes ont donné leurs vies pour apporter le Christ à l'Afrique, voudrais-tu les rejoindre ? ». Comme une soudaine lumière qui éclaire les pas dans l'obscurité, je fermai le livre et pris tous les autres, y compris ceux que je n'avais pas encore lus, et partis en trombe au presbytère pour voir le Père Gilles ; et je lui dis, en lui tendant tous les livres, « Oui, oui, c'est bien là, c'est ce que je dois être ». Tout surpris, tout confus, il me regardait avec stupéfaction et je pouvais lire, dans ses yeux, beaucoup de questions.

Et, de fait, il me demanda simplement de rentrer chez moi et d'attendre qu'il m'appelle, ce que je fis. Après cela, je l'aperçus au lycée municipal de Banfora où j'étudiais ; puis, la seconde fois, je l'aperçus sortant de chez mon oncle Daniel où je vivais. Je n'y comprenais rien jusqu'au jour où il me fit appeler et, me faisant assoir à ses côtés, il confessa qu'il venait de finir une enquête de vérification quant à ma santé psychologique, qu'il n'avait rien trouvé d'anormal, et que, par conséquent, il lui restait une seule chose : comprendre ce qui me motivait ainsi. « Quelque chose s'est passé dans ta vie ; qu'est-ce que c'est ? » m'a-t-il dit soudainement. Sous le coup de la surprise, je sursautai sur ma chaise tout en le regardant droit dans les yeux et en murmurant en moi-même : « Jusquelà, j'ai réussi à garder le secret, dois-je le lui révéler ? Qu'en pensera-t-il ? Et, de plus, c'est un 'blanc', comprendra-t-il ? ».

Il sembla avoir compris mon inquiétude et me dit : « Tu peux me faire confiance ». Sur ces paroles, je fus libéré de mes craintes et lui répondis avec confiance : « D'accord ! ». Puis je lui racontai

tout mon cheminement en commençant par la rencontre avec la personne habillée d'un blanc tout éclatant jusqu'au jour où je suis revenu à lui avec les livres. Il resta trente minutes, au moins, dans un silence profond ; moi, pendant ce temps-là, je me demandais ce qui se passait en lui. Finalement, il me dit : « C'est bien, rentre chez toi, tu es sage ». Puis, un jour, il me fit appeler et me présenta à l'animateur vocationnel des Missionnaires d'Afrique ; en arrivant, j'assistai à une rude discussion entre les Pères Gilles et Calvo, d'une part, et, d'autre part, l'animateur vocationnel qui trouvait qu'entre ma conversion et le moment de la vocation, il y avait un espace de temps trop court pour croire à une vocation sincère. Mais, après avoir parlé avec moi, il accepta de me prendre dans le groupe des candidats à la vie des Missionnaires d'Afrique. C'est ainsi que commença mon cheminement vers la vie apostolique et le sacerdoce. Une fois rentré chez moi, j'annonçai à mon oncle Daniel mon intention de devenir missionnaire d'Afrique et prêtre ; tout surpris, il me dit : « Alors là, toi, tu passes de la première à la quatrième vitesse ! ».

Et il avait raison, car j'allais très vite attirer l'opposition de toute ma famille. Et chacun avait ses raisons propres d'être opposé à ma décision. Pour mon père évidemment, c'était le signe ultime d'une perte définitive et d'une perte totale, pour mes oncles maternels c'était l'espoir d'une continuité du clan qui s'effondrait et pour mes frères et cousins, c'était la colère de voir leur espoir en ce grand-frère, sur qui ils comptaient pour les soutenir matériellement, s'éloigner soudainement d'eux et pour toujours. Je me sentis alors très seul et il y eut un moment où je n'en pouvais plus ; écrasé par le poids du fardeau, je m'enfuis alors tout en larmes à l'église pour rencontrer Jésus dans le Saint Sacrement. Je demeurai devant le tabernacle et, les yeux remplis de larmes, fis cette prière : « Seigneur, tu sais que je sais que tu es là, présent ; et tu sais pourquoi je suis venu à toi : j'en ai marre, je n'en peux plus ; si c'est toi qui veux que je devienne 'comme lui', pourquoi toute cette souffrance autour de moi ? Tout ce que je veux savoir, c'est ceci : 'cette histoire de devenir missionnaire et prêtre', est-ce que cela vient de toi ou est-ce un simple fait de mon imagination, mes propres rêveries ? Si je m'en vais d'ici sans aucun signe de ta part, alors j'arrêterai tout, et tout de suite, afin de retrouver la paix dans ma famille, et je poursuivrai mes études ».

Ma prière était, en effet, sincère et je m'y exprimais très sérieusement car j'étais vraiment à bout de force. Après avoir fait

restait assis discrètement. C'est une autre chère amie, Silvana, qui eut l'idée d'aller débusher mon père de son banc pour venir m'embrasser. Et voici qu'en m'embrassant, il me dit, tout heureux : « Mamadou ! ». Et ma mère, toute perdue et ne comprenant rien à cette foule immense autour de son fils et de ses compagnons, me dit tout bas en moré : « Félicitations ! ». Je pense que ce fut la première fois de ma vie où je vis des larmes de joie s'écouler de mes yeux. Le miracle se précisa encore plus, lorsque Bernadette, une de mes très proches amies, eut le courage de demander à mon père pourquoi il était venu alors qu'il m'avait rejeté. Nous étions tous curieux d'entendre ce que serait la réponse.

Or il répondit en souriant : « C'est vrai que, pour moi, il ne comptait plus et que je n'acceptais pas son cheminement ; mais ce qui s'est passé aujourd'hui est une action de grâces à Dieu tout puissant, car vous avez glorifié Dieu. Dans cette affaire, il y a un mystère : cette semaine, alors que je n'étais au courant de rien, chaque fois que je rentrais pour me reposer, il y avait en moi comme une voix forte qui exigeait de moi que je rentre au Burkina Faso. Au début, je n'y ai pas prêté attention, mais cette voix persistait au fur et à mesure que la fin de la semaine approchait. Et comme je suis un homme de foi qui croit aux signes de Dieu, j'entrepris de partir pour le Burkina pour comprendre ce qui m'y appelait. Or le soir même où je pris la décision de partir, une de mes belles filles enfanta ; aussi ai-je alors résolu d'annuler le voyage pour attendre jusqu'à la cérémonie du 'don du nom' à l'enfant avec ma communauté musulmane avant de partir en voyage. Mais cette nuit-là même, je ne pus dormir, car la voix insistait pour que je quitte la cour de la maison familiale, le lendemain même ; j'étais sûr qu'il y avait quelque chose, mais je ne savais pas quoi. Le lendemain, donc, je fis appeler mes frères musulmans pour anticiper le rite du 'don du nom'. Le soir même je pris congé de ma famille et je me mis en route ; c'est seulement une fois arrivé en ville que je pris connaissance de l'événement. Lorsque, toujours anxieux, j'appelai mon fils Hamidou pour me renseigner au sujet de ce que pouvait bien être cet appel, celui-ci me dit qu'il n'y avait rien de spécial au village et que le seul événement important, en ce moment, était l'ordination de Mamadou. Il ajouta même que ce n'était pas la peine de venir puisque j'étais déjà en retard, car le voyage prenait au moins deux jours de route ; mais je lui répliquai que celui-là qui veut que j'y sois veillera à ce que j'y sois. De fait, lorsque nous avons pris la route, qui

Chapitre III

Celui qui nous a divisés nous réconcilie

III.1- Le miracle de mon ordination sacerdotale : le témoignage de mon père

Après les études de théologie à Londres, je suis rentré au Burkina Faso pour y être ordonné prêtre le 16 Juillet 2005. Il y avait beaucoup de monde, l'Église Famille avait très bien organisé les choses à Banfora. Beaucoup me demandaient : « Est-ce que ton père viendra ? » Je répondais toujours : « Seul un miracle peut amener mon père à mon ordination », tout en ajoutant : « Mais je crois au miracle puisque mon propre cheminement en est déjà un ». Lorsque la procession d'entrée commença, un de mes confrères missionnaires d'Afrique s'avança vers moi et dit : « Adrien, mais où est ton père ? Je suis venu avec ma caméra pour prendre une photo de toi et de ton père ». Je lui répondis : « Seul un miracle peut amener mon père à mon ordination » et moi d'ajouter : « Le Seigneur sait combien je serais heureux de voir mon père ici, mais il sait aussi que, même si mon père ne venait pas, je serais toujours heureux qu'il l'ait voulu ainsi ; et je sais que si mon Seigneur veut que mon père soit présent à mon ordination, il n'est pas trop tard pour Lui ; car, en ce moment même, Il peut le faire venir ».

J'avais à peine fini de parler que le maître de cérémonie se précipita vers le microphone pour annoncer : « L'oncle du Père Adrien est demandé au portail de l'église, car son père vient juste d'arriver de Côte d'Ivoire ». Toute l'assemblée exprima alors sa grande joie. Et mon confrère à qui je parlais me dit tout ému : « Toi et ton Dieu ! ». Je ne sais plus exactement ce que furent, à ce moment, mes sentiments ; je crois qu'un grand fleuve d'émotions avait envahi mon cœur. Le plus beau cadeau d'ordination que me fit le Seigneur Jésus, ce fut lorsque, après la prière de consécration et l'imposition des mains, en me retournant vers la foule pour aller porter les vêtements sacerdotaux, j'aperçus mon père habillé tout de blanc dans sa tenue de hâjj, assis à côté de maman, juste devant mes chers amis Brigitte et Jean, venus exprès de France, et Margaret, venue du Royaume Uni, pour m'accompagner en cette étape importante et précieuse de ma vie.

Lorsque la cérémonie d'ordination fut terminée, j'embrassai d'abord mon oncle Daniel et sa femme, pendant que mon père

cette prière, je m'assis en silence devant le Saint Sacrement, puis soudainement je fus plongé dans un silence profond, bien que l'église de Banfora soit située au bord d'une route bruyante : je n'entendais plus rien. Et, du milieu de ce silence, la voix de nouveau déclara : « De quoi te mêles-tu ? Ce sont mes affaires, laisse-moi m'en charger ». Ces paroles furent répétées trois fois et, à la troisième fois, je sursautai comme réveillé soudainement d'un profond sommeil en disant, les deux mains levées en l'air, « ah ! bon, ah ! bon, tant mieux alors, tant mieux alors ». Alors que je parlais encore ainsi, une voix plus intérieure me dit : « Regarde derrière toi ». Instinctivement, je me retournai et aperçus quatre ou cinq femmes qui priaient le rosaire derrière moi et toutes avaient les yeux rivés sur moi ; alors je refis volte-face, couvert de honte, en me disant qu'elles m'avaient sans doute entendu. Puis la voix intérieure me dit : « Tu vois, tu n'es pas en train de rêver, tu viens bien de l'entendre » ; alors une joie immense m'envahit, une joie qui ne m'a plus jamais quitté, même dans les moments les plus difficiles de ma vie. Je rentrai donc à la maison, plein de joie et plus que jamais décidé à suivre Jésus dans une confiance totale, là où il voudrait bien me conduire.

Deux ans plus tard, en 1995, je devais aller au centre du premier cycle de formation philosophique des Missionnaires d'Afrique à Ouagadougou, mais cette fois ce fut au tour du recteur de ce centre de s'inquiéter vu la rapidité de mon cheminement. Il demanda alors que je fasse une année d'études à l'université ; sur ce, je choisis de faire du Droit contrairement à mon plan d'étude qui était de devenir médecin ; je savais qu'en Droit, en un an, j'apprendrais plus de choses nouvelles pour moi qu'en médecine, puisque je venais de la série D du secondaire qui est consacrée aux sciences. Avant de finir l'année académique, je fus appelé par le recteur qui m'invita à choisir : entrer au premier cycle de formation ou bien y renoncer. Pour moi, le choix était déjà fait : abandonnant l'université, j'entrai au premier cycle de formation des Missionnaires d'Afrique à Kossoghen en 1996.

La veille de mon entrée au premier cycle, je reçus une lettre de mon père qui me disait de nouveau que, si je poursuivais mon cheminement, je devais savoir que je n'appartiendrais plus à la famille et que, s'il venait à mourir, je ne serais pas autorisé à m'approcher de son corps, bien que je sois le fils premier né. La lecture de cette lettre me remplit d'une profonde tristesse. Je ne pus terminer le repas que je prenais alors, mais voilà que le télé-

phone se mit à sonner, or j'étais dans une famille très amie de mon oncle Daniel, Lucie et François Ouédraogo à la Patte d'Oie : leur second fils, Roger, se précipita au téléphone et, après une minute, revint vers moi tout surpris pour me dire : « C'est pour toi, de la part du professeur Laurent Bado ». Laurent Bado était mon professeur de droit constitutionnel à la faculté et j'étais très surpris de son « coup de fil » car, dans une faculté de près de trois mille étudiants, je me demandais comment il pouvait bien me connaître puisque je n'avais pas de relation personnelle avec lui, mises à part les questions qu'il m'arrivait de lui poser en classe.

De fait, il se présenta à moi en disant : « Je suis le professeur Laurent Bado, je sais que tu ne me connais pas particulièrement et moi non plus, mais je suis un homme de foi qui croit en Jésus et j'ai appris que tu as des problèmes avec ton parcours vocationnel. J'ai reçu ce message du Seigneur pour toi. Le Seigneur te dit : 'Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi' et il a ajouté : 'Tu auras à souffrir plus de l'intérieur de l'Église que de l'extérieur' ; puis il conclut : « Voilà, je t'ai transmis ce que j'avais à te transmettre, courage ! ». Et il raccrocha. C'est avec ces paroles aussi inattendues que très claires que je fis mon entrée au premier cycle des Missionnaires d'Afrique en septembre 1996.

Ayant appris cette décision, l'inquiétude de ma famille ne fit que grandir et s'élargit même à la plus grande famille. Je dus, une fois de plus, vivre un défi intérieur, celui d'accepter de ne pas être compris par mes parents et ma communauté. A bien suivre mon guide intérieur, j'ai alors compris que, si ce qui m'était arrivé était arrivé à l'un de mes frères ou à l'une de mes sœurs, j'aurais réagi exactement de la même façon que mes parents et ma communauté. Ma décision fut ressentie comme un « coup de poignard » par ma famille, et surtout par mes oncles maternels pour qui la lignée clanique devait se maintenir par le biais du premier né de ma mère, car le chemin que j'empruntais me conduirait à la vie de célibat comme prêtre et comme missionnaire, et donc sans descendance aucune. Ce fut alors au tour de mes oncles maternels de faire pression sur moi afin que je renonce à un tel projet. Ils me firent convoquer par le biais de mon grand-oncle paternel qui m'informa de leur message : il m'y signifiait que j'avais la responsabilité de tenir une promesse que mon père avait faite et que seul son premier né pouvait honorer, en offrant le sacrifice promis au sanctuaire de mes

Pendant les congés, je décidai aussi d'aller visiter ma famille musulmane en Côte d'Ivoire. Tout le monde fut surpris de me voir revenir, mais il n'y eut aucun échange entre mon père et moi, car il était visiblement gêné de ma présence, d'autant plus que tous les dimanches, je partais tout habillé en gandourah blanche, mais, cette fois ci, avec un grand rosaire noir et blanc autour du cou, et me rendant, non pas à la mosquée, mais à l'église locale du village. Il y avait donc inévitablement de nombreux commentaires, d'autant plus que mon père revenait du pèlerinage à la Mecque. Pendant ce court séjour, nous ne parlâmes ni de religion ni de répudiation : chacun vivait sa foi en silence et nous acceptions tous les deux qu'il y ait une certaine tension entre nous. De fait, je mangeais toujours seul, contrairement au repas commun que nous prenions tous deux ensemble auparavant, et dans le même plat. Je restai très attentif aux besoins des uns et des autres dans la communauté musulmane ; tous me disaient : « Tu es un bon garçon, mais il faut que tu reviennes à l'Islam ».

Avant mon départ pour le Burkina, d'où je devais m'envoler pour des études théologiques à Londres, je fis le tour des parents musulmans de la famille pour dire au revoir à chacun. Il y en a qui m'ont mis à la porte et d'autres qui m'ont accueilli, tout en me faisant des reproches. Il y en a même un qui a surpris tout le monde, le jour de la prière du vendredi ; pendant que tous étaient assis dehors, autour de la mosquée après la prière, me voyant passer, il dit à mon père à voix haute : « Issa, vois cet enfant, si Dieu existe, Il doit être là où est cet enfant ». Tous furent choqués par ses paroles. Mon père garda le silence. Alors l'imâm, tout furieux, répliqua : « Que veux-tu dire par là ? » Et l'homme reprit : « Voyez, j'observe que cet enfant, que nous avons rejeté, revient toujours vers nous, il nous aime, il est attentif à nos besoins. Nos joies et nos souffrances, il les partage même après que nous l'ayons mis à la porte ; et je dis donc que, si Dieu existe, Il doit être là où est cet enfant ». Un grand silence fut la réponse de tous, puis l'imâm lui dit de s'en aller ailleurs. Je pris congé de ma famille et de la communauté musulmane dans ces conditions-là et rentrai au Burkina pour poursuivre mes études à Londres.

aussi je dus en attendre la fin. Puis, finalement, au terme de celle-ci, avant d'aller pour deux années d'expérience pastorale en Zambie, je téléphonai à mon oncle Daniel qui me dit d'abord que maman allait très bien. Puis, quand je lui fis savoir que je sentais qu'elle souffrait, il me dit qu'elle avait été répudiée par mon père et qu'elle avait été accueillie par mon grand-oncle au village. Je fus alors très inquiet pour ma mère car je connaissais très bien les conditions dans lesquelles elle vivrait cette humiliation. Je priais qu'elle tienne le coup pour encore deux ans jusqu'à ce que je rentre pour les vacances. Il me vint alors à l'esprit de lui envoyer toutes mes photos pour qu'elle ait comme un « signe palpable » de ma présence et y trouve l'espoir de vivre jusqu'à mon retour.

En effet, après mon expérience pastorale en Zambie, je trouvai ma mère très affaiblie physiquement et encore plus inquiète de me voir revenir très amaigri. S'étant assise en face de moi, elle me demanda : « Es-tu malade ? » - « Non ! » lui répondis-je, et elle ajouta : « Étais-tu malade ? ». Là aussi je répondis que « non » ; puis elle enchaîna : « Es-tu heureux ? ». Tout en lui souriant, je répondis : « Oui, ma bien chère mère ! ». Je voyais bien qu'elle était inquiète ; alors je lui dis : « Mère, je suis tout simplement très fatigué ». C'est alors qu'elle me fit savoir que, grâce à l'une de ses sœurs, elle avait pu tenir le coup jusqu'à l'arrivée de mes photos. Elle avait presque fait le choix de se suicider. Heureusement que sa sœur fut alors son soutien chaque jour jusqu'à l'arrivée de mes photos qui lui donnèrent désormais une raison de vivre.

Je rendis grâce au Seigneur Jésus d'avoir retrouvé ma mère bien vivante. Après avoir discuté avec elle de ce qu'elle voulait faire de sa vie, elle me dit de lui trouver un endroit pour y vivre en paix. Je demandais alors conseil à mon grand-oncle qui me dit que, maman n'étant coupable de rien, il n'était pas possible de la renvoyer dans sa famille et qu'il était prêt à garder maman auprès de lui dans la grande famille ; mais il aurait besoin du soutien de ses enfants pour s'occuper d'elle puisque lui aussi avait une très grande famille. Je fus très heureux de ses paroles et m'engageai immédiatement à offrir à ma mère une petite maison, où elle pourrait vivre librement au sein de la grande famille avec tous les objets dont elle aurait besoin et avec de quoi se nourrir et de cultiver pour vivre des fruits de son travail. Ce fut alors comme une nouvelle vie pour elle : elle en était tout heureuse.

oncles maternels. J'expliquai à mon oncle que je ne pouvais plus offrir l'un quelconque de ces sacrifices et je lui suggérai de demander à un de mes petits frères de le faire à ma place. Il promit de consulter mes oncles maternels et je pris congé de lui, puis retournai au premier cycle de formation. Quelques semaines plus tard, il me fit de nouveau appeler avec insistance et en toute urgence ; je dus demander de nouveau une permission au directeur du centre pour aller répondre à cet appel pressant de la grande famille. Il me l'accorda, car il savait que j'avais de sérieux problèmes avec celle-ci. Je partis donc pour le village.

II.4 - La légitime colère de mes parents qui pratiquaient la religion de mes ancêtres : « Veux-tu dire que tout ce que nos pères ont fait et nous ont transmis est bon à rien » ?

Arrivé au village, je mesurai quelle était la gravité de la situation. Mon grand-oncle m'informa de l'existence d'un conseil de sages qui devait se réunir le lendemain et à qui je devrai répondre. Je passai la nuit en priant le Seigneur Jésus de m'inspirer face à ce conseil de sages. Le lendemain donc, mon grand-oncle paternel me présenta aux oncles maternels qui me firent connaître l'acte d'accusation à mon encontre : si je refusais d'offrir ce sacrifice, les esprits du clan se mettraient en colère et je porterais la responsabilité de la disparition de ma famille. C'était le grand-prêtre de la famille maternelle qui avait ainsi parlé. Quand il eut fini de me parler, mon grand-oncle me dit : « As-tu compris ce qu'a dit le grand-prêtre ? ». Je répondis que « oui » ; puis il dit : « Qu'en dis-tu alors ? ». Et tous avaient les yeux rivés sur moi.

Je dis à mon grand-oncle que je ne pouvais plus offrir l'un quelconque de ces sacrifices. Alors le grand-prêtre s'écria : « Veux-tu donc dire que tout ce que nos ancêtres ont fait et nous ont transmis est bon à rien ? ». Je répliquai immédiatement en disant : « Ah ! non, je n'ai pas dit cela et je ne peux pas dire cela, car je suis héritier de cette tradition, vous m'avez initié et, de par ma pratique dont vous êtes tous témoin, j'ai vu et je sais que nos sacrifices relèvent bel et bien du Vivant ; mais je dis tout simplement que je ne peux plus les offrir ». Cela le rendit fou de rage. Il avait à ses côtés un jeune garçon qui l'assistait et il fit signe à celui-ci de lui donner la poule qu'il tenait en ses mains pour offrir le sacrifice qui me rendrait seul responsable devant la colère des esprits du clan tout entier. Mon grand-oncle s'écria alors :

« Attendez un instant ! ». En effet, tous dans le village avaient peur de ce grand-prêtre, car tout ce qu'il disait s'accomplissait et nul n'échappait à sa colère. Puis, se tournant vers moi, mon grand-oncle me dit : « Fiston, nul ne s'adosse au vide » ; or, juste à ce moment-là, je perçus comme une lumière en moi et je lui répondis avec grande assurance et un sourire aux lèvres : « Oui, oncle, tu as raison ; mais je ne m'adosse pas au vide, car celui que j'ai rencontré, c'est sur lui que je m'adosse ». Confus, mon grand-oncle n'eut d'autre réaction que d'émettre quelques paroles d'inquiétude. Le grand-prêtre se mit alors de plus belle en colère : « On verra bien ! », ce qui veut dire : « On verra si celui sur qui tu t'adosses peut te sauver de la colère des esprits ». Puis, prenant la poule, il en fit l'offrande aux esprits du clan, leur demandant de manifester leur puissance et de lever le déshonneur ainsi encouru. Pour le grand-prêtre, en effet, mon refus était un déshonneur.

Après le sacrifice, mes oncles maternels s'en retournèrent chez eux et moi, je pris congé de ma famille restée au village et retournai donc au premier cycle des Missionnaires d'Afrique. Quand j'en fis le compte rendu au directeur, il me dit : « Mais pourquoi n'as-tu consenti à faire leur sacrifice pour avoir la paix ? ». Je lui répondis : « Ce n'est pas une simple question de faire pour faire ; je dois rester fidèle à mon engagement à la suite de Jésus ». La semaine qui suivit, je reçus beaucoup de « coups de fil » de membres de ma famille me suppliant de retourner au village pour présenter mes excuses et offrir les sacrifices requis car le grand-prêtre avait décrété que, le 16 juillet 1998, je mourrais si je ne les faisais pas. Je les rassurai en disant : « Ne vous inquiétez pas, je viendrai vous voir le 17 juillet ». Puis, entrant dans la chapelle, je dis au Seigneur Jésus : « Moi, je suis à toi, fais de moi ce que tu voudras ; c'est sa parole contre ta volonté ». Le 17 juillet, je pris ma motocyclette et me rendis au village ; en arrivant, je remarquai que tous me regardaient avec étonnement jusqu'à ce que je rejoigne ma famille et que certains s'éloignaient même de moi quand je les saluais. Je m'assis à côté de mon grand-oncle qui était tout heureux de me revoir. Alors que nous échangeions des nouvelles, un vieil homme qui passait devant la cour de la maison familiale s'arrêta en face de nous, appuyé sur sa canne, et dit en moré : « Humm ! Ce n'est rien du tout, mais on ne peut pas y toucher ».

C'était le soir, toute la famille était déjà réunie dans la cour et tous avaient les yeux rivés sur le vieil homme. Alors j'ai demandé à mon grand-oncle : « Que veut-il dire ? ». Il me répondit à la

hâte : « Oh ! C'est un soulard, laisse-le », et moi, jetant un regard rapide vers les femmes, je vis qu'elles étaient surprises de la réponse de mon oncle. Lorsque nos yeux se rencontrèrent et qu'elles se rendirent compte que j'avais compris qu'il y avait un message dans ces mots du vieil homme, toutes s'enfuirent dans leurs cases. J'attendis donc la nuit tombée pour aller voir ma grand-mère. Tout de suite, elle comprit que je voulais savoir la vérité et, sortant la tête de sa case pour s'assurer que personne n'écoutait derrière la porte, elle me dit : « Ceux qui ont quatre yeux disent que ceux qu'on appelle chrétiens et qui, comme toi, ont donné toute leur vie à celui qu'ils appellent Jésus, quand on va pour leur faire du mal, on les trouve protégés d'un grand feu que nul ne peut traverser ». Elle ajouta : « C'est ce qui s'est passé pour toi ». C'est alors que je compris que le grand-prêtre qui avait prédit ma mort pour le 16 juillet était décédé ce jour-là. Aussi, depuis ce jour-là, les choses se calmèrent-elles dans ma grande famille. On me laissa poursuivre mon cheminement dans une relative accalmie, car, jusqu'à nos jours, elle est toujours apparente : mes oncles maternels n'acceptent pas le fait que je sois célibataire. Un d'entre eux m'a même dit : « Si tu veux vivre seul, c'est comme tu veux ; mais donne-nous un enfant avant de partir ». Puisque je ne puis satisfaire cette requête, le désaccord demeure donc. Mais désormais ma grande famille ne s'opposa plus à mon choix ; quant à ma famille musulmane, elle n'en avait pas encore fini avec moi.

II.5 - Une nouvelle épreuve

En effet, lorsqu'en 1999 je fus nommé en Tanzanie pour l'année spirituelle des Missionnaires d'Afrique, mon départ fut d'un grand choc pour ma famille. Tous les amis musulmans de mon père s'écriaient : « Si tu laisses ces chrétiens prendre ton fils, tu ne l'auras plus jamais ». Alors, pour tenter de me ramener à la maison, ma mère fut de nouveau répudiée. Et cette fois-ci, elle dut quitter la Côte d'Ivoire pour rentrer au village. C'était très éprouvant pour elle, car, dans notre société traditionnelle, une femme que l'on ramène au village ne peut y être forcée que si elle est coupable de graves offenses, comme la pratique de la sorcellerie par exemple. Personne ne m'avait informé de sa répudiation, mais ma profonde intimité avec ma mère nous permettait de sentir la souffrance de l'un et de l'autre. J'écrivis des lettres, demeurées sans réponse, pour prendre des nouvelles. Comme c'était l'année spirituelle, les distractions extérieures n'y étaient pas bien venues,